

RÉPONSE

Je connais cette terre, et je l'aime si bien
 Que sur mon cœur, hélas ! tes vers ne feront rien.
 Les brumes effrayant ta frileuse personne,
 A son mâle habitant n'offrent rien qui l'étonne.

La tempête mugit ! Sur sa barque rapide
 Il s'élance, et, docile à la main qui le guide,
 L'esquif ouvre les flots.....Oh ! la mer en fureur
 A des beautés, crois-moi, défiant le rimeur.

Monté sur son canot, quand la vague repose
 Au sein d'un calme plat, gaiement il se dispose
 A chasser le huard aux brillantes couleurs,
 La gentille pétrelle et les canards plongeurs.

Tu te plains de l'hiver, pauvre enfant des salons,
 Tu te plains de la neige et des froids aquilons,
 Tu te plains du roc nud où la lame se brise :
 Sybarite élégant, va chauffer ta chemise !

Ne crains pas le catarrhe à nos fortes poitrine- !
 Dans nos fertiles champs il n'est pas de famines ;
 Josephite peu s'enquiert où l'on doit l'enterrer,
 Certaine que toujours il faudra bien l'aimer.

J. C. T.

Toronto, 5 août 1851.

RÉPLIQUE

Toronto, 5 août 1851.

J'ai longtemps médité ta poétique épître :
 Elle est encore ouverte au coin de mon pupitre.
 Je me plains de l'hiver, me dis-tu ? Mais non pas,
 C'est l'été qui m'étonne en tes heureux climats !

Les brumes de juillet, non celles de novembre,
 Les frimas du mois d'août et non ceux de décembre
 Ont inspiré ma muse. Au reste, que chacun
 Chérisse son pays, c'est juste et c'est commun.

Au tendre rossignol, préfère le pingouin ;
 Va chasser le huard, assommer le marsouin ;
 Nourris-toi de gruau, bois de l'hui'e à plein verre,
 Sois heureux à ton goût sur cette aimable terre.

P. J. O. C.